

95007-27231

LE REFUSÉ

LITTÉRATURE ARTS SCIENCES PHILOSOPHIE

EN VENTE :
LYON, chez tous les libraires

PARIS, Lucien Marpon
St-ETIENNE, Dart-Janin
TARARE, Ruby
VALENCE, Combier
VIENNE, Berjon

BUREAU A LYON :
Rue de l'Arbre-Sec, 31
Boîte dans l'allée

ABONNEMENT :

LYON	
Un an.....	5 »
Six mois.....	2 60
Trois mois.....	1 50
DÉPARTEMENTS	
Un an.....	7 »
Six mois.....	3 60
Trois mois.....	2 »

SOMMAIRE

<i>Naissance</i>	Alfred DEBEAUCY.
<i>Bonaventure Furet</i>	MOREAU DE BEAUVIÈRE.
<i>Le Chant du coq</i> , poésie.....	BARRILLOT.
<i>Notre Enseigne</i>	Fernand MORENA.
<i>La Route</i> , poésie.....	Aristide FRÉMINE.
<i>Baptême du Refusé</i>	VICTOR CHAUVET.
<i>Miel</i> , chronique.....	L'HOMME MASQUÉ.
<i>Au Poteau !</i>	Oudus.
<i>Saint-Etienne</i>	Jean PICK.
<i>En l'air</i> , petite causerie.....	Jules FRANTZ.
<i>Théâtres</i>	Alfred DEBEAUCY.
<i>Cafés-Concerts</i>	Jules CÉLÈS.
<i>Bouis-Bouis</i>	Léon SAINT-URBAIN.
<i>Les Voraces</i> , feuilleton.....	KOFFMANN.
<i>Simplice</i> , id.....	VICTOR CHAUVET.

NAISSANCE

Où, comment et pourquoi nous sommes, nous l'avons dit et nous ne le répéterons pas. Qui nous sommes, vous le savez déjà, et point n'est besoin, à notre avis, d'une profession de foi nouvelle pour vous bien disposer en notre faveur.

Nous n'essayerons pas davantage de vous persuader de l'indispensabilité d'une feuille nouvelle, tout au plus, vous parlerons-nous de son utilité. Une place est libre et nous la prenons, voilà tout, persuadés que nous sommes que nous saurons l'occuper à la satisfaction de tous.

Tant pis si, pour y arriver, nous marchons par mégarde sur les pieds du voisin; à lui de s'occuper de la conservation de ses orteils; ce soin nous importe peu, nous avons bien d'autres soucis en tête.

Car ce n'est pas sans travail et sans peine que s'achève l'enfantement d'un journal. Les quatre pages du premier numéro seraient insuffisantes pour vous en raconter, même succinctement, les diverses péripéties. Marches, contre-marches, dé-marches de toutes sortes, rendez-vous, assemblées partielles ou générales ne se comptent pas, tant ils

sont nombreux; puis, c'est l'autorisation à obtenir, un titre à emporter d'assaut, des affiches à estam-piller, un gérant à trouver, une rédaction à rassembler, une correspondance à dépouiller et à laquelle il faut répondre; les succès d'un jour et les déceptions du lendemain, puis l'imprimeur, à bon droit timoré, qui veut bien mais qui tremble et qui n'accepte votre copie le matin que pour vous la rendre le soir; enfin le numéro à composer.

Pour arriver en trois semaines à un résultat satisfaisant, il faut, non-seulement de l'activité mais de l'énergie, et nous avons dû en faire une ample provision. Nous ne sommes pas, du reste, de nouveaux venus; notre passé répond de l'avenir.

A côté de la peine le plaisir. Nous sommes heu-reux et fiers des sympathies que nous avons ren-contrées de toutes parts.

Nous remercions la presse lyonnaise de l'em-pressément qu'elle a mis à nous présenter au public, empressément d'autant plus flatteur que jamais avant le *Refusé* elle ne s'était départie de la cons-piration du silence organisée contre les journaux littéraires.

Nous remercions aussi nos confrères de la capi-tale, qui, grands et petits, ont répondu à notre appel : l'*Avenir*, l'*Opinion*, la *Petite Presse*, la *Liberté*, le *Figaro*, etc., etc. Seul, le *Corsaire*, auquel pourtant toutes nos sympathies sont acqui-ses, a cru pouvoir se dispenser de serrer la main que nous lui tendions, peut-être attend-il de nous avoir vus à l'œuvre.

C'est mal, Lermina, très-mal, et, pour nous ser-vir d'une expression populaire, vous ne l'em-porterez pas en paradis.

Qui sait ! votre emprisonnement à Mazas n'a peut-être pas d'autre cause, et nous serions tentés de vous crier : C'est bien fait, si un de nos amis et un de nos meilleurs collaborateurs ne partageait pas, lui aussi, votre énigmatique captivité.

Merci, enfin, à tous ceux, amis connus ou incon-nus, qui nous ont prodigué déjà leurs encourage-ments bienveillants; tous nos efforts tendront à mériter les éloges qu'ils décernent si complaisam-ment à notre jeunesse.

Le grand mot est enfin lâché ! Oui, nous sommes jeunes, comme l'écrivait, il y a quelques jours, notre ami et directeur Jules Frantz, et loin d'en rougir, nous nous en faisons gloire; jeunes, c'est-à-dire, loyaux, ardents et convaincus; jeunes, c'est-à-dire artistes; jeunes, c'est-à-dire enthousiastes et rêveurs, poètes et idéalistes, sinon par le génie, du moins par entraînement. Le temps pour nous n'est pas encore venu, — viendra-t-il ? — où, esclaves d'une position et de préjugés de famille, les hommes sérieux contraignent leurs opinions à se bonifier — lisez : se modifier — désavouent bien haut leurs œuvres de jeunesse, en souriant tout bas à leur souvenir. Nous sommes et nous voulons rester jeunes.

Et maintenant, que les accords stridents des fanfares fassent vibrer l'air, le défilé commence.

Alfred DEBEAUCY.

Notre collaborateur Moreau de Beauvière s'é-tant trouvé au nombre des personnes arrêtées au cimetière Montmartre, en compagnie de MM. Jules Lermina, Georges Lautons, Victor Noir et Constant Laurent, n'a pu nous envoyer de correspondance parisienne.

Nous espérons pouvoir donner à nos lecteurs, dimanche prochain, des nouvelles de notre ami.

En attendant, nous publions de cet écrivain l'article suivant que nous tenions en réserve :

AUTOBIOGRAPHIE

DE BONAVENTURE FURET

Mon père était un aimable farceur qui garda l'au-onyme, bel exemple de modestie pour un homme qui aurait pu me signer.

Quant à ma mère, au dire des gens qui la quali-fiaient, c'était une demoiselle.

C'était au mois d'août et le soleil qui pourprait l'horizon nous promettait une journée superbe... Aussi marchions-nous gaiement, nous arrêtant tantôt pour admirer un site de cette nature étrange, pleine de grandeur et de poésie, tantôt pour écouter le bruit sourd d'une cascade qui, se brisant sur les rochers, re-jaillissait au loin comme une pluie d'émeraudes. Nous étions heureux de vivre et tout nous charmait. Les brouillards qui s'élevaient lentement des abîmes comme une vapeur sortie des entrailles de la terre, les grands arbres dont le sommet se perdait dans les nues, l'acre senteur des plantes aromatiques que nous foulions aux pieds, le vol d'un aigle dans les airs, le frôlement d'un insecte dans les herbes, ce paysage, cette fraîcheur, ces parfums, ces mille bruits intraduisibles de la nature qui s'éveille, tout nous portait à cette mélancolie sans cause si chère aux poètes, et qu'on pourrait appeler l'opium de l'âme.

Pendant les quarante-huit heures que nous avions passées à la Grande-Chartreuse, Simplicie, qui dessi-nait fort bien, avait enrichi son album de plusieurs points de vue qui nous paraissaient très-beaux. Aussi

Je n'ai jamais bien pu comprendre cela parce que... car enfin : du moment que... mais j'ai entendu dire qu'il ne fallait jamais chercher à approfondir les mystères.

Bref, je suis au monde, c'est le principal — quoi-qu'on ait fait des lois pour me punir de n'y être pas entré avec des papiers en règle. — Je n'ai jamais pu m'expliquer cela.

A l'âge de onze jours, on me baptisa parce que sans cela j'aurais — paraît-il — été damné pour un acte de gourmandise que j'avais commis cinquante-huit siècles avant ma naissance. — Voilà encore une chose qui m'échappe — d'autant mieux que je n'aime les pommes que lorsqu'elles sont cuites.

De quatre à douze ans, un monsieur qui parlait du nez comme une clarinette de buis m'apprit que dans le cours des temps, quelques individus qui avaient fait tuer énormément de leurs contemporains étaient de grands hommes, tandis que d'autres qui en avaient tué beaucoup moins avaient été pendus — ce qui me sem-bla surprenant.

De douze à vingt ans, un autre monsieur qui passait sa vie à regarder deux ronds de verre bleu, m'apprit le verbe *aimer* en latin et en grec. — (Je vous dirai plus tard qui me l'apprit en français).

Il m'apprit aussi que Minerve était la patronne de la migraine; que Mars avait inventé la bière de Strasbourg; que Vénus s'habillait avec une ceinture; que Jupiter faisait la bête pour séduire les femmes, et que Mercure avait été changé en baromètre, et spécialement chargé de cicatrifier les blessures faites par les flèches de Cupidon.

Il m'a appris cela, toujours en grec et en latin; mais il négligea totalement de m'apprendre le français, j'i-gnore également pourquoi.

Ensuite, un troisième monsieur qui évitait de parler du nez en bouchant le sien avec du tabac, m'enseigna l'art de déguiser sa pensée avec des mots, — cela s'ap-pelle : faire sa rhétorique.

Enfin, un quatrième monsieur qui portait un abat-jour vert et une cravate blanche — comme à l'acadé-mie, — m'apprit la manière de se faire une conscience factice quand on n'en a pas, et de se la défaire quand on en a une — ce qui est l'objet de la philosophie.

ne fus-je point étonné, lorsque arrivés près de Four-voirie, je le vis s'asseoir, tirer de son sac album et crayons, et se mettre à dessiner avec autant de sans-façon que s'il se fût trouvé ailleurs que sur une grande route. Son croquis achevé, il ramassa son bâton et nous repartimes. Mais depuis ce moment il me parla moins et semblait inquiet. Tout à coup je le vis s'élaner en criant : Ah ! voici l'arbre ! Cet arbre qu'il me montrait était vraiment curieux à voir, tant les voyageurs l'a-vaient surchargé de signes hiéroglyphiques et d'inscrip-tions tracées dans l'écorce. C'était comme un livre où la plupart de ceux qui avaient passé par là avaient laissé leurs noms. On y lisait : Jules Bridet, 20 juin 1862; Noël, 2 septembre 1859; Lucie P...; Léopold Marchal, peintre, 27 juillet 1861; et des initiales, des cœurs percés d'un poignard, des pensées profondes, lé-gères ou amoureuses, des maximes tirées de Laroche-foucauld, de La Bruyère et de Vauvenargues, etc., etc.

— Vous voyez ces initiales, me dit Simplicie, en me montrant un S et un M amoureusement entrelacés, eh bien ! c'est tout un chapitre d'une histoire que j'ai vé-cue, et dont je pourrais me dire le triste héros, si le

FEUILLETON DU REFUSÉ

Avis

Des difficultés que nous n'avons pas prévues nous forcent à renvoyer au pro-chain numéro le premier feuilleton de notre roman :

LES VORACES DE LA CROIX-ROUSSE Par KOFFMANN

Nous publierons à partir d'aujourd'hui un ro-man complètement inédit :

SIMPLICE

Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur cette œuvre qui, incontestablement, est destinée à avoir un légitime succès.

N^o 1.

SIMPLICE

Roman intime

Par Victor CHAUVET

A Jeanne.

Il y a quelques années, dans un voyage que je fis au couvent de la Grande-Chartreuse, je me liai d'amitié avec un jeune homme du nom de Simplicie Bernard.

C'était un garçon de vingt-huit ans, mince, fluet, avec de grands yeux noirs qui vous allaient au cœur, et ce teint un peu pâle qui est le signe caractéristique des natures impressionnables. Il se rendait à Chambéry, chez un oncle qu'il avait établi là-bas, et où il me pro-posa de l'accompagner. Je refusai d'abord, mais comme il insista, j'acceptai; et après avoir passé deux jours chez les Révérends Pères, nous nous mimes en route, à pied, le bâton à la main, le sac sur le dos, en passant par St-Laurent-du-Pont et les Échelles.

Voilà les connaissances dont j'étais doté à vingt ans, grâce à la libéralité de monsieur le ministre de l'instruction publique et des cultes.

J'ignorais, il est vrai, comment on fait le pain, quels sont les droits du citoyen, — dont j'allais jouir bientôt, — et quels sont les devoirs de père que la loi me permettait de remplir depuis deux ans. Mais c'était fort peu de chose à côté de ce qu'on m'avait appris.

Suffisamment lesté comme cela, je commençai à vouloir expérimenter l'individualisme en proclamant l'excellence du libre arbitre, l'utilité de l'autonomie et la nécessité de l'expérience.

En conséquence, prenant conseil de mon propre fond, ainsi que cela se doit pratiquer chez les peuples libres, je jetai un coup d'œil sur la littérature moderne dans Ponson du Terrail; sur la théorie et la pratique de l'enchaînement humain, rue Breda; sur la moralité des rapports sociaux, à Mabilly, et je tirai de toutes ces investigations cette conclusion: que la terre est ronde, que les têtes sont rondes, que l'argent est rond, et que la forme ronde a été inventée pour faciliter l'action de rouler.

La suite de mon histoire vous apprendra la valeur ou l'inanité de cet apophthegme.

Moreau de BEAUVIÈRE.

(La suite au prochain numéro.)

CORRESPONDANCE

Paris, 28 octobre 1867.

Cher confrère,

Vous m'avez fait une agréable surprise en m'annonçant la naissance du *Refusé*. Vous savez que je suis tout cœur et tête pour ce chasseur de ténébres; aussi me suis-je empressé de répondre à votre appel en vous envoyant quatre strophes fabriquées sur le métier que vous savez, c'est-à-dire celui d'un pauvre artisan.

Je vois avec plaisir que vous donnerez à cette feuille un ton gouaillier; c'est le conseil que j'avais donné lors de la fondation du *Réveil*. Le rire peut moraliser aussi bien que les larmes et le ton dogmatique.

Un mot à propos du *Démon*. Je n'ai jamais connu personne de cette rédaction; elle m'a prié de lui faire des satires, je me suis rendu de bonne grâce à son désir, et ce qui m'a fait de la peine, c'est qu'elle n'a pas eu l'honnêteté de m'envoyer le montant de ma dernière satire.

Si par hasard vous connaissez l'un des fondateurs de cette feuille morte, vous pourrez lui répéter de ma part ce que je vous dis.

Je serre très-affectueusement votre main et celles de vos collaborateurs.

BARRILLOT.

Que pense M. Du... de cette lettre?

mot n'était si prétentieux. Il faudra que je vous la conte pour que vous sachiez tout ce que j'ai souffert et tout ce que je souffre encore. Tenez, ce que je vais dire est absurde et ridicule, mais je regrette de ne point avoir les muscles de Samson pour déraciner cet arbre et l'emporter avec moi!

Il demeura silencieux, puis des larmes roulèrent sur ses joues.

Quoique cette demi-confidance ne m'apprit rien, je compris que le lieu où nous étions venait de réveiller dans son âme un souvenir pénible... J'ouvris la bouche pour lui dire quelques mots, mais il ne me laissa pas le temps de parler.

— Allons-nous-en, me dit-il, je suis un enfant.

Il passa son bras sous le mien, essuya ses yeux, et ajouta:

— Les hommes ne devraient jamais pleurer quand ils ne sont pas seuls, car leur douleur ne semble point toujours sincère, et elle gêne ceux qui en sont témoins.

Je protestai de toutes mes forces contre cette pensée qui me blessait, mais je lui avouai cependant qu'un si vif chagrin piquait ma curiosité.

LE CHANT DU COQ

Allons, réveillons-nous! assez de somnolence, Assez d'inaction, assez d'obscurité; Qui veut avoir ses droits est plein de vigilance, Et pour guide et pour but il prend la liberté! L'ancien monde s'écroule et le nouveau se lève! Enterrons le passé comme un vieux souvenir; Nous, les fils du présent, saluons l'avenir: Il est plein de lumière et l'amour est son glaive.

Sur les monts éclairés par un nouveau soleil, Les oiseaux de Brennus chantent le grand réveil!

Malheur à qui s'endort à l'heure des tempêtes! Celui-là n'est pas fils des vaillants et des forts: Il doit se réveiller quand vibrent les trompettes, S'il ne veut pas compter, vivant, parmi les morts, Jeunesse, avance-toi poitrine cuirassée De la libre lumière et le cœur sur la main, Et dis aux éteigneurs de tout esprit humain: Vous n'enchaînerez pas le vol de la pensée!

Sur les monts éclairés par un nouveau soleil, Les oiseaux de Brennus chantent le grand réveil!

La raison se fait Dieu quand l'enfant s'est fait homme, On ne lui jette plus de hochets puérils; Des préjugés passés il a compté la somme, Ces jetons ne sont plus faits pour ses doigts virils. Pour le prochain déluge on a construit une arche Où l'on ne mettra pas les serpents et les loups: Hypocrites masqués et cupides jaloux, Vous n'arrêterez pas le progrès dans sa marche!

Sur les monts éclairés par un nouveau soleil, Les oiseaux de Brennus chantent le grand réveil!

On puise toute force au fond de l'espérance: Espérons, soyons forts! pensons et soyons grands! La grandeur de ses fils fait plus grande la France, Secouons la lumière aux yeux des ignorants. Que tout libre penseur brille comme une étoile Sous le ciel ténébreux de l'ancien *Lugdunum*; Il faut que la raison soit son *palladium* Et que de toute nuit il déchire le voile!

Sur les monts éclairés par un nouveau soleil, Les oiseaux de Brennus chantent le grand réveil.

BARRILLOT.

Les études d'histoire sur le quinzième siècle, de notre collaborateur Fernand Moréna, seront continuées dans le *Refusé*.

NOTRE ENSEIGNE

Déjà on nous croyait descendus dans le silence et l'oubli du tombeau, et nos ennemis joyeux, avaient chanté sur nous le *De Profundis* de la mort. Mais les nobles pensées et les généreux sentiments ne meurent pas au lendemain de leur naissance, les âmes fortement trempées ne déposent pas leurs armes au premier cri de l'ennemi, et s'épouvantent peu si dans leurs rangs il se trouve un *déserteur* qui abandonne le drapeau après l'avoir *déchiré*. Un instant, nous avons dû demander au repos une nouvelle jeunesse, une nouvelle ardeur et une nouvelle espérance; aujourd'hui l'heure a sonné pour reprendre notre ancienne

— Si c'est une manière indirecte de me rappeler l'histoire que je vous ai promise, me dit-il en souriant, je vais vous satisfaire. Aussi bien cela soulagera mon cœur de vous parler de ces temps heureux, mais trop courts, qui m'ont donné les seules joies que j'aurai jamais ici-bas.

Alors il se recueillit un instant, et me raconta l'histoire que je vais écrire.

I

Je crois vous avoir déjà dit que je me nomme Simplicie Bernard, et que j'ai vingt-cinq ans; mais ce qu'il faut que je vous apprenne, c'est que je suis un compatriote de maître François Rabelais, et que j'ai pris racine dans ce beau pays de Touraine, si poétiquement chanté par Raoul dans les *Huguenots*. Mon père, que j'ai eu la douleur de perdre, il y a un an, avait fait les dernières campagnes du premier Empire. C'était une bonne pâte d'homme dans toute l'acception du

armure et combattre encore au nom de la *Justice* et de la *Liberté*.

Justice et *Liberté*! Ah! ce sont deux mots que l'on devrait toujours prononcer avec respect; mais à l'heure qu'il est la Justice semble s'être retirée de la terre, et la Liberté, disparaissant peu à peu, n'habite plus au milieu de nous. Et cependant il faut qu'elles revivent cette Justice, fille du ciel, cette Liberté, essence de Dieu; il faut qu'elles revivent, car là où elles ne sont pas, la désolation la plus épouvantable, la ruine la plus complète arrivent bientôt; là où elles ne sont pas, tout se trouve jeté pêle-mêle dans un désordre affreux, la Croix fait la guerre à l'Épée et l'Épée ne veut pas même pour la Croix un trône vermoulu: les Empires se lèvent et dans un conflit sanglant écrivent pour l'histoire des pages regrettables; le riche égoïste ne reconnaît plus l'obligation et le devoir de donner à la misère qui lui tend la main, et le pauvre délaissé avec sa souffrance ne trouve plus dans son cœur, le courage qu'il faut pour l'épreuve, la résignation que doit avoir toute âme frappée par le malheur. De là, ces frères s'armant contre leurs frères, de là, ces cris de mort qui nous arrivent des quatre vents du ciel, ces flots de sang qui arrosent tous les rivages.

Eh bien, si nous entrons en lice encore une fois, c'est en jetant un défi à tout ce qui n'est pas Justice et Liberté. Nous voulons démasquer le mensonge et marquer au front le vice et le scandale, n'importe la forme sous laquelle nous pourrions les rencontrer. Nous sommes plein de respect, de vénération et d'amour pour ce qui est grand, généreux et bon; nous ne voulons pas la destruction, la ruine, l'anéantissement de la religion et de la vertu; si, dans nos jours passés, nous avons eu au milieu de nous des *démolisseurs*, ce n'est pas sans un certain plaisir que nous avons vu se briser leurs marteaux et que ces *ouvriers de ruines* se sont retirés loin de nous. Nous ne croyons pas, comme eux, « qu'il eût mieux valu pour l'humanité, qu'elle eût été sans Dieu et sans religion...., que l'influence religieuse a presque toujours été funeste à la morale.... que donner la révélation pour fondement à la morale, c'est l'asseoir sur le néant ou sur l'imposture.... Nous ne reconnaissons pas que le but de la morale c'est la satisfaction des besoins légitimes de la nature de l'homme, et que la raison soit la seule base sur laquelle elle puisse s'élever. »

Non! non!

Raison, nous tresserons ta couronne, car avec toi et par toi l'esprit grandit et s'élève sans étouffer les battements du cœur. Toi seule es la base de la Justice; toi seule nous apprend à connaître Dieu et à aimer la Liberté.

Religion, nous saurons te respecter, car ton essence est divine, et les meilleurs sentiments prennent leur source en toi.

Ce que nous répudions, ce sont les vaines subtilités d'une éloquence tortueuse substituée à la simplicité de la doctrine primitive. Et quand tes prêtres se présentent à nous, vêtus de la majes-

mot, et, pourvu qu'il arrosât les fleurs de son jardin ou qu'il fumât sa pipe, il vivait plus heureux qu'un roi. Je ne lui ai pas connu d'autre passion. Ma mère, dont j'étais l'unique enfant, m'idolâtrait. Elle avait pour moi de ces élans de tendresse que je me rappelle encore. Aussi est-ce avec bonheur que je vais l'embrasser, chaque printemps, dans la petite maison qu'elle habite maintenant seule, sur les bords de l'Indre, à Chinon. J'y demeure quelque temps auprès d'elle, son affection me rafraîchit, et quand je la quitte, cette pauvre chère mère, si j'ai le cœur bien gros, j'ai aussi plus de courage pour la lutte et plus de forces. Enfin, que vous dirai-je? Mes premières années furent celles de tous les enfants heureux. Âge béni où tout nous attire, nous sourit et nous charme, combien je te regrette! N'est-ce pas, mon ami, qu'il vous est arrivé comme à moi, lorsque vous avez laissé errer vos pensées dans vos souvenirs, de regretter l'ignorance heureuse de votre enfance? Tout est joie, rayons, parfums autour de nous dans les premiers jours de la vie, et notre cœur qui ignore confond dans un même amour la nature qui le charme et notre mère qui l'emplit,

tueuse livrée du maître, et comme lui, humbles, généreux et doux, quand ils préchent d'abondance de cœur et n'aspirent à régner sur le monde que par la charité, nous sommes les premiers à leur rendre hommage.

Un peu de bien s'opérera-t-il par notre œuvre? Nous l'espérons, et c'est avec courage que nous commençons la lutte. Notre cri de ralliement sera toujours: *Justice et Liberté!*

Fernand MORENA,

L'excellent roman de notre collaborateur Aristide Frémine, *La vie d'Armand le Bailly*, sera continué à partir de samedi prochain.

À FRANÇOIS MILET

LA ROUTE

I

Quand, lentement traîné de village en village Par les maigres chevaux d'un postillon qui dort, Vous entendez au vent palper le feuillage Et chanter les grillons, cœur au strident accord;

Quand, en l'air, au-dessus des plaines isolées Quelques nuages fous par le ciel vont nageant, Que tout là-bas la route, au delà des vallées Descend du haut des monts comme un ruisseau d'argent;

En traversant ainsi les grandes solitudes, Où les épis sacrés frémissent dans l'air doux, Où l'arbre étend ses bras chargés de quiétudes, Où le pré boit les eaux, dites-moi, songez-vous?

II

Les villes semblent loin; l'espace est vaste et libre. De larges horizons l'un sur l'autre entassés Cachent les tours d'église ou la prière vibre Sur les pavés bruyants et les toits ardoisés.

La route à l'infini trace ses courbes blanches; Des oiseaux tapageurs animent les halliers, L'air rit, des chemins creux s'enfoncent sous les branches, Un moulin bat les eaux parmi des peupliers.

Sous le manteau pâli qu'émaillent les bruyères La lande étend ses flancs rebelles au sillon; Voilà des bois, des blés, la bise des rivières Folle et faisant chanter les glaciels du vallon.

C'est tout ce monde d'eaux, d'arbres, de fleurs et d'herbes, D'existences sans bruit et d'horizons superbes, Tout ce monde aux cent noms qu'on appelle les champs.

III

Or, parmi ces aspects, ces êtres et ces choses, On voit vivre au grand air des hommes vigoureux, Inclonnés ou debout en de tranquilles poses Sur le sol rendu serf et gouverné par eux.

Le fer charge leurs mains dans les travaux meurtriers; Ils sont là, sous le ciel, épars ou rassemblés, Pendus aux flancs des monts, dans le fond des prairies, Attentifs à leurs foins, leurs vignes et leurs blés.

A sonder l'avenir ils semblent inhabiles; L'âme dort nuit et jour dans le corps harassé; C'est assez, pour remplir ces esprits immobiles, De la foi, des amours, des haines du passé.

Leurs pieds tiennent au sol comme les pieds des chênes; Ils ne comprennent par nos rêves hasardeux, Les leurs volent tout près, sur les fermes prochaines, Dans les vagues d'air bleu qui coulent autour d'eux.

IV

Oh! de ces paysans, satisfaits si l'aurore, Le soleil et le soir sont bons à la moisson, Et de nous, désireux d'âges pleins d'ombre encore, Lesquels sont dans l'erreur et lesquels ont raison?

Qui saura par l'amour, l'esprit et la parole, Faire en des jours sans nuit briller la vérité, Des temps évanouis rallumer l'auréole, Ou vers des temps nouveaux guider l'humanité?

Il en fut ainsi pour moi, et quand les nécessités de ma vocation m'appelèrent à Paris, si dans cette existence d'artiste, faite de souffrances et de privations, une déception venait qui me brisait le cœur, ma tendresse pour ma mère s'augmentait encore de l'amitié que j'avais vouée à d'autres et que je leur retirais.

Enfin, jusqu'à seize ans je fus parfaitement heureux, si le parfait bonheur est de ce monde. La lecture, des promenades hors de la ville, dans des campagnes isolées où j'herborisais, l'étude de la musique dont le goût commençait à se développer en moi, telles étaient mes occupations. La musique surtout m'attirait. Beethoven, Mozart, et plus encore Pergolèse, dont j'avais entendu exécuter l'admirable *Stabat* dans la cathédrale de Tours, un vendredi-saint, étaient mes dieux. Je rêvais de devenir un artiste de génie, et je passais des journées entières à jouer sur un vieux piano qui avait appartenu à ma mère quand elle était jeune fille.

(La suite au prochain numéro.)

